

Claudine Galea



parole d'étrangère

Claudine Galea est née à Marseille en 1960. Elle est l'auteur de romans, de livres pour la jeunesse et de textes pour le théâtre – citons quelques titres de romans d'abord: Jusqu'aux os, Le Bel Échange aux éditions du

Rouergue, L 'amour d'une femme au Seuil; Les albums pour enfants: Même Pas Peur et Sans toi aux éditions du Rouergue; les textes de théâtre: Je reviens de loin et Les Idiots aux éditions Espaces 34.

D'origine maltaise, Claudine Galea est dame d'une île, celle de son écriture. Elle-même n'y aborde que forte de multiples lectures lesquelles définissent le lieu d'abordage. Si Claudine Galea vit par les mots, ceux d'une langue qu'elle travaille et explore, elle ne vit pas que de mots, le monde dans sa diversité géographique et humaine est sollicité au plus près. Cette étrange Règle du changement que viennent de publier les éditions de l'Amourier en témoigne.

Alain Freixe :

Je m'aperçois, Claudine, que j'ai écrit "étrange règle du changement", faisant précéder le titre de ton livre d'une appréciation sans justification. En fait ce qui surprend le lecteur, c'est la composition de cet ouvrage: un récit de voyage, "la ville qui est dans la boucle" constitué de blocs de prose coupés d'images prises sur le vif à même quelques visages farouches; "Partir", réflexion sur le voyage in situ, sur ce voyage-ci, à Hanoï; le tout précédé d'un texte/préface intitulé "à l'étrangère" daté de février 2007 qui semble mettre un terme à bien des errances du Mexique à Moscou en passant par l'Italie, Shangaï jusqu'à ces cols himalayens du Haut-Dolpo. Quelques mots sur cette mosaïque et sur ce titre, ciel qui baigne l'ensemble et fait du changement, la règle. Mais quelle ?

Claudine Galea :

Le titre s'est imposé, sans que j'en comprenne complètement la portée. On sait quand quelque chose est juste, on sait moins à quel point ça l'est.

Je n'aime pas les règles qui font les lignes droites. Aujourd'hui encore pour tracer un trait je prends la couverture d'un livre et ça part en vrille, ça se tord. Je n'ai jamais de règle sous la main. Quant au changement, j'en ai intrinsèquement besoin. Sauf que je l'ai cherché dehors, et qu'il est

dedans. Du coup je me suis beaucoup trompée en voyageant, comme pas mal de gens je pense. Lorsque Jean Princivalle a décidé de publier le livre, il le trouvait trop court. Je ne pouvais revenir sur un livre que j'avais écrit 10 ans plus tôt. Mais je pouvais peut-être tenter un "avant-dire" selon la belle expression d'Aragon. Et ce texte m'a donné la chance de pouvoir clore un temps de voyage tumultueux et d'être libre de partir à nouveau.

Je n'aime pas beaucoup le terme "récit de voyage" et pourtant j'en aime les deux mots. Le voyage est dans le récit, en fait. Je ne voyage jamais mieux que quand j'écris. Mais j'ai mis 25 ans à le comprendre.

Au Vietnam, cependant, j'avais saisi quelque chose de vrai, une impossibilité de quitter Hanoï alors que je rêvais d'aller voir le Mékong, mais Duras me l'avait déjà mis dans le corps ce Mékong, non ? J'aime partir pour demeurer, peut-être parce que je suis sans demeure originelle, mon père ne s'étant jamais remis d'avoir quitté l'Algérie, ma mère née à Tanger, mon grand-père disparu en mer ?

Je ne réponds pas à la question. S'il y a du ciel tant mieux, l'endroit où passent les nuages. C'est le paysage que j'aime, mais le paysage c'est le lieu de l'écriture. En voyage je ne photographie que les gens. Le paysage est intérieur, les gens c'est le monde.

Alain Freixe :

En voyage, chère Claudine, tu n'écris pas. "J'enregistre des images" dis-tu. Quel rôle joue dans le voyage la boîte enregistreuse d'images ? Quel rôle jouent ces images dans ton écriture ensuite ? Quelles relations entre art du visible et art du lisible ?

Claudine Galea :

Oui en voyage et dans la vie de tous les jours ; Depuis mon premier roman, en gros depuis le début des années 2000, je sais que je travaille à partir d'images, et non pas d'idées, ou de phrases.

Sauf si la phrase fait image. La poésie peut offrir des phrases-images. Seule la poésie le peut.

Si je prends des photos en voyage, et si ce sont toujours des portraits, à de rares exceptions, des murs aussi, la mer parfois, mais alors ce sont aussi des portraits, en tout cas, des corps, c'est parce que quelque chose y fait corps et me sollicite. Tout le corps vous vient par le visage.

Quelque chose a attiré mes sens, et me reste étranger.

C'est pourquoi l'étranger plus que le voyage demeure pour moi important, il m'offre à sentir – plus qu'à voir –, ce que je ne connais pas. C'est l'étranger, l'étrangère qui est voyage.

Je déçois toujours les amis lorsque je voyage en compagnie, parce que je ne les prends pas en photo.

Faire ce livre était un exercice délicat parce qu'impossible. Écrire-Décrire. Dehors-dedans. Elles/Il-je.

Je voulais m'y risquer. Le risque a été doublé dix ans plus tard parce que Jean a ajouté des "photos". Pas les plus belles heureusement. Du coup, peut-être, images et mots restent entiers.

Le pari est resté, mais aujourd'hui je fais autrement. Je crois que décrire c'est écrire, et ce livre a posé la première pierre de ce travail. Il faudrait développer le verbe = l'acte décrire. En deux mots : peut-on faire autre chose ? Sachant que décrire est à l'intersection de l'extérieur et de l'intérieur. C'est là que ça se joue, dans l'entre, à l'entre, qui n'est pas vide mais un espace où la rencontre peut avoir lieu.

Entre le visible et le lisible, il me semble que la rencontre peut avoir lieu. Tu aurais écrit "dicible", j'aurais dit non. Comme le note Peter Handke, "Je n'ai rien à dire, c'est bien pour ça que j'écris !" En dehors du jeu qui pourrait passer pour une pirouette, cela traduit un mouvement – ce mouvement qui m'est cher, mouvement est un mot plus juste d'ailleurs que changement. Ce pas qui emmène ailleurs. J'aime marcher sans but, marcher non pour marcher mais marcher pour voir (et c'est évidemment sans fin). C'est pourquoi franchir des cols dans l'Himalaya ne m'excitait pas.

J'aime écrire pour écrire et voir où ça m'emmène. C'est pourquoi (entre autres) je pars d'images. Les images sont des paysages. Les paysages me conduisent à marcher-écrire. Les images réveillent d'autres images secrètes, profondes, fondatrices. Ce qu'on voit, on ne le connaît pas mais ça nous reconnaît.

Écrire est aussi ce mouvement de découverte et de reconnaissance. D'autres identités que celle qui est inscrite sur ma carte d'identité, mon nom, ma date de naissance, la ville où je suis née. J'existe à d'autres endroits et j'ai d'autres noms que ceux qui m'ont été donnés à la naissance et officiellement.

Les images-paysages ouvrent. Voir ouvre. Se mouvoir ouvre. Sinon c'est la mort qui entre et prend tout.

Alain Freixe :

Le voyage est interrogation sur l'autre vers lequel tu te jettes comme Montaigne se jetait "aux tables épaisses d'étrangers". Mais cet autre est aussi celui que nous sommes, celui qui à l'intérieur de nous est là à nous attendre et nous sommes comme ces vieux châteaux qu'hantent toujours quelques fantômes – Me revient ton étrange formulation : " je parlais en revenante " ! – ces fantômes sont-ils bienveillants et comme tels à ramener au jour ou tiennent-ils de l'ogre avec pour perspective quelque dévoration où disparaître ?

Je pense à cette expérience que tu relates, à cette nuit dans le Haut-Dolpo où perdue dans ce lieu, niée par cette altitude, ces rochers, tu finis par vivre l'invivable.

Qu'apprendre en ces contrées où l'on se vide de ce que l'on croyait être soi pour s'éprouver démunie, le cœur au bord des lèvres ? Que nulle part est la place du sujet ?

Claudine Galea :

Je ne sais pas pour ce " nulle part ". Les fantômes sont porteurs de désir, sinon on ne les laisserait pas revenir, et d'inaccompli. Ils peuvent aussi être soi-même. Les fantômes sont-ils d'autres ou les parts de soi qu'on a fait ou laissé mourir, ou encore qui demeurent dans les limbes et nous hantent ? En tout cas ils viennent nous rechercher.

En même temps que revenants, ils sont tentants, ils appellent, ils nous invitent à les suivre. Écrire correspond assez bien à une conversation avec les fantômes.

Si la conversation a lieu, un troisième monde se crée, qui n'est ni le leur ni le mien mais le nôtre, cet autre monde que constitue la littérature ou l'art. Peut-être.

Les fantômes sont ce qui reste vivant. Ce ne sont pas forcément des morts. Mais ça peut l'être. Otto (son père) pour Sylvia Plath.

On ne fait rien avec les morts, mais avec les fantômes oui.

Pour ce qui est du "partir en revenante", cela prouve à quel point je ne pouvais partir, j'occupais l'autre pays, et un pays qu'on occupe, on le soumet à une règle destructrice.

Quant à ce que je raconte de cette expérience-limite, c'est autre chose. J'ai appris – mis au jour – cette nuit-là, la fin du voyage volontaire, le début d'une autre façon d'être-au-monde, dont il y avait eu des signes, au Vietnam ou en Haut-Atlas, – signes réussis mais alors trop fragiles –, quand on n'échappe plus à l'être-là. Et qu'alors ça commence. Alors je peux commencer à habiter, et non plus à occuper.

Il me fallait toucher le fond pour pouvoir me libérer. J'ai quelques expériences comme ça. Le fond doit être très profond chez moi ! Auprès de mon grand-père peut-être, dans les eaux, c'est une histoire que je devrai raconter un jour, à laquelle je devrai tout inventer car, en fait, je ne sais rien, personne ne sait rien. C'est ça qui est bien.

Alain Freixe :

Dans ce trajet de l'extérieur vers l'intérieur, de la "peau jusqu'aux os", si je puis dire, il me semble pouvoir repérer comme un changement dans ton écriture même, comme si tu passais d'une écriture qui procède par fragments, coups de sonde, saccades en réponse à tout ce qui entre fort côté œil et peau à une écriture plus

ample qui déroule les anneaux de ses interrogations, les phrases serpentine de sa méditation...

Claudine Galea :

Si cela pouvait être vrai. Je rêve d'un long roman, d'un roman, en fait, car je pense n'avoir écrit que des récits jusqu'ici. Je crois que je vais pouvoir commencer à m'acheminer vers le roman, faire entrer le monde, mettre le paysage dans l'image. Au fond, si je ne prends pas de photos de paysages, c'est parce que je n'y arrive pas, j'ai essayé, je suis toujours déçue. Je ne sais pas si c'est impossible ou si c'est moi qui suis incapable. Mais dans les livres de photographies, je les trouve aussi absents, morts. Espaces et lumières excèdent la photo. Mais je voudrais faire un livre comme un paysage.

Et peut-être aussi que l'amplitude alterne chez moi avec le fragment. Aujourd'hui le fragment je l'explore dans les albums jeunesse.

La poésie qui est essentiellement fragmentaire s'apparente au monde du rêve, une pure immensité.

Or Wind's bright signal to the ear –

Making that homely, and severe,

Contented, known, before –

Emily Dickinson (*Ou le vif signal du vent à l'Oreille/Rendant banal, et austère,*

/ Ce qui, connu, comblait, hier –)

Alain Freixe :

Deux questions plus générales pour terminer, Claudine.

Tes romans comme tes textes pour la jeunesse parlent d'amour. De l'amour sous ses apparences humaines, je veux dire sous ses diverses modalités : partenaires, postures, scènes, gestes, paroles... Mais n'est-ce pas avouer que dans le même temps sa nature se dérobe à toute prise ? Écrire des romans d'amour pour laisser toute sa chance à l'amour qui, comme tu l'écris, est "sans consolation" ?

Claudine Galea :

Dans l'amour j'ai traqué le corps. C'est la grande question de l'écriture, comment dire ce qui ne passe pas par les mots, l'espace de la jouissance.

Les histoires d'amour ne me racontent que cela. Les sentiments ne sont intéressants que pour ce qu'ils font aux corps. Et à la pensée.

Alain Freixe :

Ma deuxième question porte sur ton rapport à la littérature. On te sait grande lectrice. Quel rôle a joué, joue la lecture dans ton écriture ? Dans ta vie ? Y trouves-tu un de ces réservoirs à "images noires" dont tu dis dans un bien terrible texte – *Au bord*, que tu as confié à *Remue.net* – que tu les emmènes avec toi "en cas de besoin de réalité" ?

Claudine Galea :

La lecture a été sans doute très tôt pour moi une manière de trouver une place. Physiquement, je me transportais dans

les livres. À 16 ans, je me suis ainsi mise dans *Le Château de Cène* de Bernard Noël, *Les Vagues* de Virginia Woolf, *Le Bruit et la Fureur* de William Faulkner, *Le Ravissement de Lol V Stein* de Marguerite Duras, *Au-dessous du Volcan* de Malcolm Lowry.

Je ne comprenais pas tout ? Eh bien si, je crois que je comprenais profondément, par tous mes sens. J'étais tout entière aux livres. J'y étais. J'en étais. Cela me le fait plus rarement aujourd'hui, mais cela me le fait encore pour ces livres-là. Et pour la poésie. *Au Bord* était là, en moi depuis des mois, et c'est une phrase de Dominique Fourcade, non une illumination, mais une interpellation très forte, qui m'a fait trouver le début.

Mes images noires ne sont pas dans les livres, elles sont dans la réalité, dehors et en moi. Le livre les éclaire, le livre désosbcurcit, le livre met de la vie furieusement là où, dans la réalité, ça cherche la mort. La mort, dans les livres, est follement vivante, et ce qu'on aime dans lire, c'est vivre sans bord ni bout, non ?

avril 2008